

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



LIBRE PENSÉE

LA
PETITE REVUE

BI-MENSUELLE

Economie Politique et Sociale
Philosophie, Littérature
Sciences et Arts

NEWTON
VOLNEY
HELVETIUS

LITTRÉ
MICHÉLET
DARWIN

MONTREAL

Boite de Poste 2177

Tél. Main 2256



N^o 9 5 Mai 1900 Vol. II



LA PETITE REVUE

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE,
SCIENCES ET ARTS

Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois

Vol. II

MONTRÉAL, 5 MAI 1900

N° 9

OBÉISSANCE

J'espère que vous ferez disparaître de votre publication la gravure du frontispice, qui est loin d'être convenable, et que vous veillerez à en faire une Revue honnête, respectueuse des croyances religieuses et de la moralité chrétienne.

C'est par cette éloquente apostrophe que l'honorable juge Desnoyers terminait le jugement-sermon dont il nous a gratifié, moyennant la modique somme de \$200, le 13 mars dernier.

(Notons en passant que M. Pelletier père, de son prénom Nicéphore, célébrait ce jour-là la fête de son saint patron. Allez donc nier maintenant l'intervention des élus dans nos affaires, même les plus profanes.)

L'invitation du sévère et savant juge était pour nous un ordre auquel nous regrettons de n'avoir pu souscrire plus tôt. Mais nous espérons que les quelques personnes qui se scandalisaient de notre frontispice n'auront plus de ces légitimes et pudiques alarmes.

Notre couverture manquait d'hommes, nous en avons mis partout. C'est d'abord ce brave Voltaire et son "hideux sourire;" puis c'est, à sa droite, l'excellent Diderot, et, à sa gauche, ce pince sans rire de Rousseau. En bas, sur le dé des piédestaux, d'un côté Paine et de l'autre Renan. En haut, gravée sur le fronton, une inscription qui ne laissera aucune équivoque dans l'esprit des personnes ultra pieuses qui pouvaient se laisser surprendre par les grâces un peu opulentes de notre gravure, et qui ont pu croire, de bonne foi, que notre Revue versait dans le libertinage. Il y avait là, nous en convenons, une cause d'erreur qui nous a valu des lecteurs trop vite et trop désagréablement désabusés. A l'avenir, ceux qui se tromperont sur les tendances de notre publication, et qui crieront au scandale après l'avoir ouverte, ne seront que de vulgaires hypocrites ou de simples imbéciles.

Si nous nous réjouissons d'avoir pu donner une autre toilette à notre Revue, c'est moins parce que MM. les bedeaux ne seront plus séduits et partant plus scandalisés par elle, que pour avoir enfin réalisé le vœu amical de notre juge. Pour le satisfaire, nous avons retardé la publication de ce numéro, au risque de mécontenter notre nombreuse clientèle. Mais nous trouvons une compensation suffisante à cet écart dans ce bel apophtegme chrétien : " Le plus doux des devoirs c'est l'obéissance."

" BRITISHISME "

Les thuriféraires de Sir Wilfrid Laurier, c'est-à-dire ses amis personnels, ceux qui le suivraient s'il passait au torysme, ne veulent pas admettre que le premier ministre a non seulement commis une lourde faute en sautant à pieds joints dans l'impérialisme, mais encore qu'il s'écarte ainsi de toutes les traditions libérales.

Depuis la confédération, nos pères, les vieux et les vrais libéraux, ont condamné avec énergie toute participation à une politique impériale, à une fusion politique entre la métropole et les colonies. Ceux-là étaient sages, prévoyants, éclairés et sincèrement patriotes. Les titres et la gloriole ne les séduisaient nullement, et ils préféraient à tous ces vains hochets la chaude et cordiale approbation de leurs concitoyens. Et s'ils ont eu une ambition, celle-là du moins était avouable, car elle consistait à conquérir une place honorable dans notre histoire nationale. Ils l'ont conquise, et leur souvenir demeure parmi nous comme un exemple de civisme.

Sir Wilfrid Laurier, lui aussi, passera dans l'histoire, mais il est douteux qu'il y occupe une place très brillante. On dira de lui que, par ambition, par vanité, il a sacrifié les intérêts de sa race au désir de siéger inutilement à Westminster. On ajoutera que, pouvant être le premier ici il a préféré être le dernier là-bas ; pouvant défendre ses compatriotes contre les avidités de l'Angleterre, il a aidé celle-ci à satisfaire ses appétits.

Voilà la faute impardonnable de Sir Wilfrid. Et plus on lui accorde de talent, plus on lui reconnaît de savoir, plus aussi sa faute est aggravée, car c'est délibérément qu'il s'est donné, oubliant qu'il n'était libre que de sa personne et non maître de notre sort.

Ce qui rend son action plus désastreuse, c'est qu'il a fait école et qu'un certain nombre de Canadiens, par imitation servile, par un étrange snobisme, sont résolument entrés dans le sillage du chef et, renchérissant encore sur son *britishisme* outré, tentent de prouver aux Anglais que les Canadiens-français sont plus " british " que les partisans de Chamberlain.

Si ces gens étaient vraiment sincères, on pourrait entreprendre de les ramener à une appréciation plus saine de notre position et de nos réels intérêts dans le présent et dans l'avenir ; on pourrait combattre par les moyens raisonnables leur déplorable influence, et nourrir l'espoir de circonscrire à quelques individus cette maladie d'orgueil qui incite certains de nos politiciens à souhaiter la substitution de notre drapeau national. Mais il n'y a chez eux aucune sincérité. Ils ne cèdent qu'à un sentiment de vanité ; ils sont pris de la manie des grandeurs ; ils ne rêvent que titres et décorations. Les titres, ils peuvent les avoir à Londres, moyennant des gages pris sur nous ; les décorations, ils peuvent les avoir à Paris, moyennant un creux verbiage.

Les discours palinodiques que M. Israël Tarte a prononcés dans les deux capitales nous donnent la mesure de l'orgueil, de l'ambition et de la déloyauté civique de ceux des nôtres qui se sont lancés dans l'impérialisme en Angleterre et dans le républicanisme en France.

Si la Providence, qui, dit-on, veille à tout, s'occupe de ces choses malpropres, elle devra couvrir de confusion les Canadiens qui avilissent leur race dans le but enfantin de mettre trois lettres mal venues devant leur prénom et un joujou doré sur l'habit qui couvre la place où devrait se trouver leur cœur.

PROVOCATION AU BLASPHEME

Chaque fois qu'une catastrophe frappe notre pauvre humanité, il se produit des faits successifs qui modifient momentanément l'impression reçue par le public, soit en faisant verser les événements dans le comique, soit en y ajoutant une note douloureuse.

L'incendie de Hull n'a pas manqué de provoquer ce phénomène, avec cette différence toutefois que l'on est tombé dans l'odieux.

Y a-t-il, en effet, quelque chose de plus odieux que de crier au miracle, après un ravage aussi déplorable, parce que l'église de Hull (seule construction de pierre parmi les maisons de bois, et construction isolée, comme le sont toutes les églises) a été épargnée par les flammes ?

Et l'on demande aux victimes, aux pauvres gens irrémédiablement ruinés par ce sinistre, de louer le Seigneur, de proclamer sa justice, son amour !

N'est-ce pas pousser ces braves gens à la révolte, leur arracher, malgré eux, une imprécation et les forcer à dire :

« Quoi ! le bon Dieu a détruit ou laissé détruire cinq mille maisons, toutes les usines et leur matériel, toutes nos pauvres hardes ; il a réduit vingt mille âmes à la mendicité ; il a versé dans les cœurs

de ces malheureux toutes les affres de la douleur et au désespoir, afin de montrer sa toute puissance et sa justice en épargnant une église, où l'on ne tolère même pas que les sans-asile trouvent un refuge !”

Mais ce serait à maudire un maître aussi barbare, si cette misérable manœuvre n'était pas une imposture, une scandaleuse exploitation boutiquière.

Et que dire du *Journal*, la doublure catholique du *Star* protestant, qui consacrait, au lendemain du sinistre, un titre gigantesque et une partie de sa première page au récit de cette ignoble manœuvre cléricaliste ?

Ce qui n'a pas été brûlé, selon le torchon que nous venons de citer, a dû son salut aux pères Dominicains qui ont organisé une grande procession composée de femmes et d'enfants, “ qui a fait le tour de la plus grande partie de la paroisse.”

Et le *Journal* à l'audace d'ajouter :

“ La croix du Christ et la bannière de la Vierge-Marie étaient à la tête de la procession. On a récité des chapelets et dit des prières.

“ Le feu n'a pas atteint une seule des maisons comprises dans le circuit parcouru par la procession.”

Puisque les mômeries des Pères Dominicains sont si efficaces contre le feu, pourquoi ces jongleurs n'ont-ils pas été opérés sur le champ de dévastation ?

Si tout Hull et tout Ottawa avait brûlé, ces quêteurs n'auraient pas manqué de faire admirer la bonté du Très-Haut qui, de proche en proche, aurait pu aussi allumer Montréal et la réduire en cendres pour prouver sa haute justice et son incomparable bonté.

Allez, allez ! mes révérends, ne vous gênez pas ! Vous avez affaire à un troupeau tondable, tondez-le, abrutissez-le, vous faites votre office. On se demande parfois pourquoi il existe des animaux malfaisants, et la science n'est pas encore assez clairvoyante pour répondre plausiblement à cette question. Comment veut-on qu'elle réponde à ceux qui, troublés, lui demandent chaque jour pourquoi ceux qui ont fait vœu d'oisiveté, d'inutilité et de stérilité ajoutent à ces trois tares redhibitoires de la dignité humaine, l'injure permanente à l'intelligence de ceux qui les entretiennent.

Pour nous, notre juste colère passée, nous ne sommes pas fâchés de ces défis outrageants au bon sens ; ils font plus pour éclairer les esprits abâtardis que ne le font nos plus sincères indignations.

Dire toujours et dire franchement la vérité, c'est souvent s'exposer aux clameurs et aux haines ; mais plaire n'est pas à quoi je tends : être utile est mon but.

LEQUINIO.

LE PAPE

Le pape est le chef des chrétiens. C'est une vieille idole qu'on encense par habitude. Il était autrefois redoutable aux princes mêmes ; car il les déposait aussi facilement que nos magnifiques sultans déposent les rois d'Irimeite et de Géorgie. Mais on ne le craint plus. Il se dit successeur d'un des premiers chrétiens qu'on appelle saint Pierre : et c'est certainement une riche succession, car il a des trésors immenses.

Le pape est un magicien qui fait croire au peuple que trois ne sont qu'un ; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou le vin qu'on boit n'est pas du vin et mille autres choses de cette espèce.

Les évêques sont des gens de loi qui lui sont subordonnés, et ont sous son autorité deux fonctions bien différentes. Quand ils sont assemblés, ils font, comme lui, des articles de foi. Quand ils sont en particulier, ils n'ont guère d'autre fonction que de se dispenser d'accomplir la loi. Car tu sauras que la religion chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très difficiles : et, comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ses devoirs que d'avoir des évêques qui en dispensent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique : de sorte que, si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des mariages, si on veut rompre ses vœux, si on veut se marier contre les défenses de la loi, quelquefois même si on veut revenir contre son serment, on va à l'évêque ou au pape, qui donne aussitôt la dispense. (1)

Les évêques ne font pas des articles de foi de leur propre mouvement. Il y a un nombre infini de docteurs, la plupart dervis, qui soulèvent entre eux mille questions nouvelles sur la religion : on les laisse disputer longtemps, et la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait eu tant de guerres civiles que dans celui de Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque proposition nouvelle sont d'abord appelés hérétiques. Chaque hérésie a son nom, qui est, pour ceux qui y sont engagés, comme le mot de ralliement. Mais n'est hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, et donner une distinction à ceux qui accusent d'hérésie ; et, quelle que soit la distinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, et il peut se faire orthodoxe.

Ce que je te dis est bon pour la France et l'Allemagne ; car j'ai

(1) Lisez qui vend aussitôt la dispense. — On achetait même autrefois en cour de Rome, moyennant 29 livres 5 sous, des dispenses au moyen desquelles on pouvait faire, en sûreté de conscience, de faux serments. Voyez le livre des taxes de la Chancellerie romaine, Chap. 36 de l'édition de Paris, 1820.

ouï dire qu'en Espagne et en Portugal il y a de certains dervis qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec de petits grains de bois à la main, qui a porté sur lui deux morceaux de drap attaché à deux rubans, et qui a été quelquefois dans une province qu'on appelle la Galice ! sans cela un pauvre diable est bien embarrassé. Quand il jurerait comme un païen qu'il est orthodoxe, on pourrait bien ne pas demeurer d'accord des qualités, et le brûler comme hérétique : il aurait beau donner sa distinction ; point de distinction ; il serait en cendres avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres juges présument qu'un accusé est innocent ; ceux-ci le présument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour règle de se déterminer du côté de la rigueur ; apparemment parce qu'ils croient les hommes mauvais ; mais d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir ; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infâme. Ils font dans leur sentence un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soufre, et leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux et qu'ils abhorent le sang, et sont au désespoir de les avoir condamnés ; mais, pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfants du prophète ! Ces tristes spectacles y sont inconnus.

MONTESQUIEU. (*Lettres persanes*)

DUEL À COUPS DE BIBLE

Les journaux américains publient un curieux échange de correspondance télégraphique qui a eu lieu pendant près de trois mois, entre le président Kruger et un habitant de Chicago.

L'habitant de Chicago ouvrit le feu, le 10 octobre par la lettre suivante :

Chicago, 16 octobre 1899.

A monsieur le président Kruger,

Cher monsieur,

Comme Américain, comme résident de Chicago et comme ami de la justice, je sollicite de vous une justification de l'attitude que vous avez prise à l'égard de l'Angleterre et des uitlanders. Vous devez avoir une raison pour avoir pris cette attitude, et je serais heureux de la connaître de votre propre plume.

JONAS A. SMITH.

A cela, le président Kruger télégraphia en réponse :

Honorable monsieur,

Psaume XXXV, versets 11 et 12, 19 et 20.

Respectueusement,

KRUGER, président.

Voici quels sont les versets en question :

“ De faux témoins se sont levés ; ils m’ont accusé de choses que je ne connaissais point. Ils m’ont rendu le mal pour le bien. Que mes ennemis ne se réjouissent pas ! Ils n’ont pas une parole de paix à la bouche et ne cherchent qu’à tromper ceux qui, dans le pays, étaient tranquilles.”

Là-dessus l’engagement commence, serré et dru, entre les deux adversaires. L’homme de Chicago télégraphie à son tour :

I. Timothée, versets 1 et 2.

Le texte est le suivant :

“ Timothée, mon fils, tu dois toujours faire grâce et donner la paix au nom de Dieu le père.”

Le président Kruger riposte :

Zaccharias, IX, 8. (Ce qui veut dire :) Et je camperai dans ma maison, entouré d’une armée, et aucun oppresseur ne passera plus, parce que j’ai vu de mes yeux.”

Aussitôt l’homme de Chicago télégraphie :

Ecclésiastes III : “ Il y a un temps pour aimer et un temps pour haïr ; un temps pour faire la guerre et un temps pour faire la paix.”

Cela continue de la sorte pendant *diu-sept* télégrammes, où Ézéchiël, Malachi, Mathieu et Jérémie furent copieusement mis à contribution. Enfin, l’homme de Chicago eut un texte ridicule :

“ Vous êtes sorti de la route ; vous avez fait buter des gens contre la loi ; vous avez corrompu la maison de Lévi.” (Osée, X. 13.)

Là-dessus, le président Kruger dédaigna de répondre, et le combat cessa faute de combattants — mais pas faute de munitions !.....

Gêner la presse, c’est insulter une nation ; lui défendre la lecture de certains livres, c’est la déclarer esclave ou imbécile. Cette défense doit l’indigner.

HELVÉTIUS.

LA SÈVÈRE MORALE

Bien que nous ne fassions jamais de reportage, nous nous permettrons d'en faire accidentellement ; le retard où nous a placé l'exécution du cliché de notre nouvelle couverture nous ayant permis d'assister au procès intenté au nom de Notre Gracieuse Souveraine à M. et Mme Jourdan, artistes de l'*Eldorado*, sous l'accusation d'avoir chanté et mimé une chanson immorale.

Dans cette chanson, il est question des yeux, du nez, des mains, des pieds, des seins, de sujets des deux sexes habitant des localités dont le nom est digne de fournir une rime infortunée à des allégations plus ou moins spirituelles. C'est ainsi qu'on dit :

Les filles de St-Nazaire
L'ont en l'air.
Etc.

Il s'agit là du nez. Quand il s'agit des yeux, ils sont petits, ou grands, ou gris, ou noirs. Quand il s'agit des pieds, ils sont ou plats, ou longs, ou cambrés, etc. Quand il s'agit des seins, ils sont ou ronds, ou ballants, ou durs, ou mous.

On le voit, c'est parfaitement idiot, et peu de nature à monter l'imagination vagabonde des auditeurs, ces auditeurs fussent-ils de sévères policemen. Et pourtant il s'est trouvé deux simples constables, plus un gradé, dont la vertu a été effarouchée par cette manifestation de l'art français, genre stupide.

De là arrestation et procès des chanteurs, M. et Mme Jourdan.

Nous n'aurions jamais cru que cette niaiserie pût exercer une influence morbifico-psychologique sur l'esprit d'un jeune avocat, qui ne passe cependant pas pour un sot. Cela n'a pas été jusqu'à le *scandaliser* pourtant, mais il s'est trouvé *choqué* de la chose. Cette nuance, cette distinction établie par un témoin intelligent de la poursuite peut donner à penser sur la valeur d'icelle.

Le défilé des témoins s'est déroulé, donnant sur l'objet en litige des appréciations tout à fait contradictoires. L'un d'eux, en réponse au tribunal qui lui demandait s'il laisserait son fils de seize ou dix-sept ans fréquenter l'*Eldorado*, répliqua par ces sages paroles.

—Non, certes, pas plus que je ne lui laisserais lire la Bible !

Attrape !

Bref, la cause a été entendue vendredi après-midi, et le jugement doit être rendu lundi à deux heures et quart. Nous invitons les hommes sensés qui en auront le loisir à se rendre à cette séance, qui ne manquera pas d'être intéressante, quelle que soit la décision de l'honorable juge.

En attendant, il y a une moralité à tirer de ce petit événement.

C'est que les sévérités, ou tout au moins les inconvénients de la justice ne sont réservés qu'à tout ce qui est français. Il n'y a pas de danger qu'un policeman tombe en mal de procès en assistant à une représentation du *Théâtre Royal*. Là, pourtant, ni les gestes, ni les paroles, ni les costumes ne sont de nature à prêter à l'équivoque. Les femmes troussent leurs jupes avec une furia partagée par les vertueux spectateurs ; elles se présentent en maillot collant, sans protéger la région mystérieuse de leur personne par le moindre *tu-tu*.

—De quoi ! de quoi ! un *tu-tu* ?..... Turlututu !

Et ces dames se passent de *tu-tu*, comme elles se passent de corset, comme elles se passent de pudeur. Mais ce sont des Anglaises ou des Américaines qui offrent publiquement leurs cochonneries en anglais, et l'on se garde bien de molester ces artistes du trottoir.

Quand il s'agit des anodines gauloiseries débitées à l'*Eldorado* c'est une autre antienne.

Halte-là !

Vous parlez, entre autres ornements que la nature généreuse a bien voulu nous départir, des seins placés sur la poitrine des mignonnes créatures qui forment la moitié de l'humanité ?

C'est un crime qu'il faut expier par une arrestation humiliante, une caution considérable en espèces circulantes et non autrement, et un procès aux chances douteuses.

Faites donc alors comme au *Royal*. Ne parlez pas des seins, mais exhibez-les. De cette façon les bonnes grâces des protecteurs de la morale vous seront acquises, et vous n'aurez jamais la peine cuisante d'absorber le temps si précieux d'un tribunal, qui, certainement, aimerait mieux s'occuper de choses plus sérieuses ou plus austères qu'une chanson mirlitonnesque à laquelle personne ne comprend rien, pas même ceux qui la chantent.

M^e St-Pierre, qui défendait les accusés, a eu le vrai mot de la situation.

“ Des poursuites semblables, a-t-il dit, nous ridiculisent à l'étrange.”

Il a malheureusement trop raison.

*Travaille sans songer au gain ;
Ne sois intéressé ni vain ;
Aime, ne hais ni ne dédaigne ;
Sois sobre et gai ; bois de bon vin ;
Ta vie, arrivée à sa fin,
Aura valu plus qu'un long règne.*

PIRON.

LA PARTURITION ET L'ÉGLISE

Nous empruntons l'article suivant au *Journal*, de Paris, datée du 24 avril 1900. Dans notre numéro du 5 mars dernier, nous avons traité le même sujet, et nous sommes heureux de constater que Jean de Bonnefon, le savant critique des affaires religieuses, confirme en tous points ce que nous avons publié à ce sujet.

Les lecteurs de ce journal connaissent les " *Analecta*," cette revue officielle de la cour romaine, où fut trouvé, un jour, endormie sur sa feuille jaunie, la colère française d'un grand évêque contre des religieuses marchandes du temple.

La querelle du Bon Pasteur eut des éclats dans le monde et dans le Parlement, puis trouva sa conclusion dans la fuite des coupables par delà les frontières.

Les " *Analecta* " continuent leur calme et mystérieux labeur, soulevant pour les initiés de graves débats et résolvant, au nom de l'infaillibilité pontificale, toutes les questions que l'actualité dresse et tord autour de la société comme des serpents autour d'un Laocoon nouveau.

La parturition, la naissance, l'accouchement ont toujours préoccupé l'Église, qui doctrinalement met la main sur l'homme avant même qu'il soit né. Le catholicisme n'attend pas, pour réclamer l'être, que la création crie sa terrible plainte par la voix de la femme qui accouche. C'est un point capital de notre croyance que les fœtus animés, aussi bien que les enfants nés viables, ont une âme dont les destinées sont immortelles. A ces espoirs de vie, s'ils ne doivent pas devenir des êtres vivants, le baptême est donc nécessaire. Cangiamila a composé un volume in-folio pour établir que l'âme s'installe dans le corps seize jours après la conception. Le " *Manuel d'un jeune prêtre* " affirme que l'âme fait son entrée vers le vingtième jour. D'autres, plus hardis prétendent que l'instant de la conception crée à la fois le corps qui est la chappe et l'âme, qui est la broderie.

Donc le baptême doit être administré à tout fœtus en danger d'avortement.

Les " *Analecta* " répondant sur ce chapitre à une question, déclarent au nom du Saint-Siège que le prêtre comme le laïque a le devoir de passer par-dessus toutes les autres considérations pour administrer le baptême au fœtus, soit dans le sein de la mère, soit hors de ce sein, et là-dessus les " *Analecta* " donnent des détails que le romancier naturaliste se croirait obligé d'envelopper dans le linge brodé de quelques phrases littéraires.

Craisson, qui est un théologien respectable, va plus loin et ose écrire avec calme ceci :

“ Lorsque le fœtus est si petit qu'on ne peut le baptiser à la façon accoutumée, on le met dans un plat ou une assiette et on verse de l'eau dessus en prononçant les formules voulues. Il faut au plus tôt retirer cette eau pour ne pas le noyer, puisqu'il n'est pas permis de le tuer. On ne viendrait pas irrégulier toutefois si, par mégarde, l'enfant venait à décéder pendant cette opération, après qu'on aurait pris les précautions suffisantes pour éviter cet accident.”

Cela est le paragraphe 335 des “ Notions de théologie ” enseignées dans tous les grands séminaires. Et c'est par de tels enseignements qu'un jeune prêtre sans expérience peut être exposé à laisser dans toute une famille la haine de la religion. Les sacrements ne doivent-ils pas avoir un plus noble geste que celui qui fouille dans les détritibus de la faiblesse humaine ? La religion consolatrice de toute douleur, ange pur penché sur nos maux, doit-elle traîner ses ailes dans des caillots de sang ? Le pasteur doit-il prendre le ton exalté de l'insulte à toutes les pudeurs ?

Le prêtre, cherchant les molécules perdus au sein du bloc sanglant, apparaît plus audacieux et plus impudique que le médecin du corps. Celui-là, au moins, ramène sur le ventre amolli de la mère le pli fuyant des couvertures. Selon la doctrine romaine, le prêtre, médecin de l'âme, devrait être impitoyable, sans délai : à l'heure où l'arc de la taille, autrefois si fier, se courbe sous la fatigue de la parturition, au moment où la douleur met au visage de la femme un fard de feu et une couronne de douleur, à ce moment il faut administrer le sacrement sans pitié jusque dans le sein de la mère :

“ Aux approches de l'enfantement, dit Craisson (page 185) soit avec un syphon, soit avec la main, au moyen d'une éponge, on peut faire arriver l'eau jusqu'à l'enfant. Malheureusement il peut être encore bien difficile de s'assurer que l'eau a touché la tête, et par conséquent le baptême peut rester douteux à ce titre.”

Et le théologien de conclure avec la sécheresse d'un légiste :

“ Il est clair que le cas étant douteux il y a obligation rigoureuse de conférer le baptême sous condition dans le sein de la mère lorsqu'il y a un vrai péril que l'enfant ne meure avant d'en être extrait.”

Voilà ce que peut devenir, filtrée par les congrégations romaines, la religion qui, au pied du mourant, devrait porter le souffle du ciel et la caresse de Dieu.

Voyez ce spectacle, et il se voit souvent dans les campagnes : un vicaire de vingt-six ans, en qui souffle l'enseignement sulpicien de Craisson, se tient dans la chambre où meurt une femme accablée et flétrie.

Avec des yeux de cratère allumé, il cherche à administrer son sacrement. Si le médecin empoigne l'acier froid et bleu, si les forces de la mère s'épuisent, si l'enfant n'arrive pas, le prêtre, symbole de

mysticité, intervient parmi le brisement universel des organes, il se jette avec son eau et sa formule pour donner le baptême. Il oublie que toute brutalité peut tuer cette fleur délicate qui périt vite dans l'âme de la femme et qui s'appelle la foi. Il ignore que pour administrer douteusement un sacrement il précipite dans la haine de l'Église toute une famille de vivants.

Mais s'il a fait de bonnes études, le jeune prêtre doit aller plus loin. Contrairement à la loi civile, en violation de la loi naturelle, le prêtre devrait conseiller l'opération césarienne par le premier venu, à défaut de médecin et de chirurgien :

“ Tous les fidèles, dit Craisson, peuvent être dans la nécessité de procéder à cette opération..... A défaut d'instrument plus propice on se sert d'un rasoir.”

Craisson ajoute, il est vrai, que le prêtre ne doit pas faire cette opération, mais “ qu'il a besoin de bien savoir ce qui concerne cette pratique, afin de la conseiller à tous les fidèles.”

Tel est l'enseignement officielle, non de l'Église, mais de certains séminaires pour l'heure où chez la femme la vie ne se trahit que par la souffrance, pour l'instant où la tête, d'une pâleur bleuâtre, entr'ouvre vers le ciel des paupières prêtes à tomber sur l'œil éteint.

Quoi ! ce serait l'Église qui aurait toutes les impudeurs à l'instant même où la femme martyre réunit en elle toutes les pudeurs oubliées, toutes les modestes rougeurs enfuies ! L'Église, cette éternité, sur laquelle les jours ne posent pas leur nuance éphémère, descendrait ainsi à la précipitation que repousse le médecin, elle qui, à travers les souffrances, doit faire entrevoir le calme éternel, plongerait dans toutes les boues la main de son prêtre !

La grande imagination de l'Église, qui a été sa poésie, la mènerait-elle au sadisme ? Et puisque Rome donne de tels enseignements, le catholicisme serait-il prêt à mourir par la cime, comme un homme de génie qui deviendrait gâteux ?

JEAN DE BONNEFON.

A ceux qui font semblant de croire que LA PETITE REVUE enlève la foi aux fidèles, ou tout au moins leur admiration pour notre sublime clergé, nous conseillons de se procurer *Le Soleil* du 28 avril. Ce numéro contient 48 portraits d'ecclésiastiques de différents grades, 13 fois la reproduction du sceau des pères oblates — que de sceaux, mon Dieu ! — la vue consolante de 2 églises et de 2 missels ouverts supportant un crucifix de pacotille couché sur leurs pages ouvertes.

Rien n'est plus édifiant.

Ce numéro, comprenant 12 pages n'est vendu qu'un sou.

Des indulgences conditionnelles sont probablement attachées à son acquisition.

NOTRE PARENTÉ AVEC LE SINGE

D'après la théorie de Lamarck, chassée de France par le snobisme officiel et reprise avec honneur par la main auquel les anglais en accordent tout le mérite.

L'embryon du singe et celui de l'homme sont identiques.

~

Même hermaphroditisme durant la première période de la gestation.

~

Tandis que les petits des animaux marchent en naissant, il faut des mois au bébé de la mère gorille pour se soutenir sur ses pieds : il en est de même pour le petit de l'homme.

~

Seuls, avec le kangourou, et tous les marsupiaux et tous les oiseaux, le singe et l'homme marchent le regard élevé vers le ciel.

~

Comme tout évolue selon les besoins du milieu, plusieurs variétés de singes qui peuvent s'émoucher de la main ont perdu leur queue, entr'autres l'espèce dite des hommes.

~

Les singes grimpeurs ont des ongles aux mains et aux orteils ; ces mêmes ongles se sont atrophiés chez l'espèce des hommes, mais ils servent à exercer leur patience et leurs canifs, surtout pour les ongles incarnés.

~

Le singe garde la conformation parfaite de l'homme nature et ne connaît pas la maladie : l'homme avec le physique général de l'espèce simienne, a perdu l'usage de plusieurs nerfs, notamment ceux qui lui servent à faire mouvoir les oreilles, à sauter comme les grimpeurs, mais ces nerfs innervés restent le siège de très douloureuses affections pathologiques.

~

Où est la différence, moins peut-être le velu, entre le visage d'un singe et la trogne d'un hottentot ?

Miss Guenon se distingue, *shocking*, des vils animaux, par ses fleurs mensuelles : hélas ! le cloître n'en garde pas nos vierges.

C'est dans les seules espèces humaine et simienne que le rut n'a pas de cours fixe.

Impossible de signaler les similitudes de conjugaison matrimoniale. Disons pourtant que la monogamie de l'orang outang, sa fidélité inaltérable à sa compagne et la sollicitude paternelle dont il couvre sa famille, méritent l'admiration de nos journalistes à bons principes.

Le singe appartient à l'air qu'il lui faut respirer, à l'eau qu'il boit, à la terre qui le nourrit ; il végète, vit et meurt comme tous les animaux, mais il en est le plus intelligent : témoin, l'homme.

Le singe est arrivé à l'homme par l'instinct d'imitation : le même instinct providentiel guide l'enfant humain et lui apprend à comparer.

Le singe est l'homme à l'état sauvage. L'homme est le singe à l'état civilisé.

Laissons donc là cette question rebattue des préadamites : recherchons nos origines présimiennes, si nous voulons faire un pas quelconque vers l'Auteur de la nature.

O ! homme renégat ! espèce orgueilleuse et raffinée de la grande famille simienne ! grimace à ton aise, devant le miroir, de ta source atavique, en oubliant ce que tu fus dégoûtant à ton long passage du néant à la lumière ; la guenon te répond : Qui veut faire l'ange fait la bête ! et elle se console de tes mépris en songeant que les singes n'ont pas de théologiens.

BABOUIN.

REPRÉSENTATION DE GALA

Le 22 courant, il y aura au Monument National une représentation de gala qui promet de délicates jouissances à ceux qui auront le bon esprit de s'y rendre. Cette représentation, organisée par Mme Bennati, à son bénéfice, n'aura rien de commun avec les concerts soporifiques dont on nous accable avec autant de fréquence que d'audace. Nous ne pouvons ici publier le programme de cette fête si réellement artistique, mais nous pouvons en signaler quelques numéros. Le principal sera incontestablement le grand duo d'Hamlet, par Ambroise Thomas. Cette scène sera chantée et jouée, avec les costumes et la mise en scène, par Mme Bennati et M. Occellier, baryton de grand opéra que nous avons entendu avec tant de plaisir lors des représentations données ici, l'automne dernier, par la troupe Nicosias.

Disons que M. Occellier est engagé par la direction du Parc Sohmer et qu'il doit chanter dans cet établissement dès son ouverture, le 27 mai. C'est par une permission spéciale de MM. Lavigne et Lajoie que M. Occellier se fera entendre à la représentation dont nous parlons.

Nous croirions attenter au mérite de cet excellent artiste en faisant d'avance l'éloge de son talent. A ceux qui l'entendront de jouir et de juger.

En plus de la scène d'Hamlet, M. Occellier chantera la chanson bachique du même opéra, chanson d'un caractère tout particulier et que peu d'amateurs connaissent, cette œuvre n'ayant jamais été exécutée au Canada.

De son côté Mme Bennati se produira avec tous ses avantages artistiques, ce qui veut dire qu'elle nous ravira une fois de plus.

Ce soir-là, M. Rouleau, un ténor canadien dont on nous a dit le plus grand bien, se produira également. Comme variété, une très fine et très élégante comédie en un acte sera jouée, avec Mme Bennati dans le rôle féminin.

Ajoutons que c'est l'excellent orchestre symphonique de M. Goulet qui accompagnera les œuvres interprétées.

Cette soirée unique nous permettra de compter les gens de goût qui peuplent Montréal, car il est bien évident qu'aucun d'eux ne manquera à cette brillante représentation.

Disons, pour finir, que la bénéficiaire, Mme Bennati, bien connue des bons amateurs, qui s'est fixée à Montréal où elle exerce avec succès ses talents de professeur, est en tous points digne de l'encouragement qu'elle sollicite. Lui témoigner de la sympathie en cette circonstance, c'est acquitter une dette et trouver une volupté.

NE PAS MÊLER LES TORCHONS AVEC LES SERVIETTES

La Presse du 3 mai fait, en ces termes, le singulier appel que voici :

“ Les Sœurs de la Miséricorde, No 346, rue Dorchester, recevront avec reconnaissance, tous dons en nature qui pourront leur être envoyés pour les Sœurs de la Miséricorde, d'Ottawa, dont le convent a été complètement détruit.”

Tandis qu'on offre en bloc, aux malheureuses familles sinistrées, les divers objets de première nécessité, il faudra faire un choix pour ces pauvres “ pauvres Sœurs ” dont le palais a été détruit. Elles sont à l'abri dans les quelques autres palais que possède l'ordre, mais l'esprit “ carottier ” est si fort chez elles qu'elle mendient des dons spéciaux et choisis.

Envoyez leur-z-y donc des prières !

LES DESPOTES ET LES IMPOSTEURS

Le Peuple.—De quel travail vivez-vous dans notre société ?

Les Privilégiés.—Nous ne sommes pas faits pour travailler.

Le Peuple.—Comment avez-vous donc acquis tant de richesses ?

Les Privilégiés.—En prenant le soin de vous gouverner.

Le Peuple.—Quoi ! nous nous fatiguons et vous jouissez ! Nous produisons et vous dissipez ! Les richesses viennent de nous et vous les absorbez, et vous appelez cela gouverner !

Les Prêtres.—On n'est ici-bas que pour souffrir !

Le Peuple.—Montrez-nous l'exemple.

Les Prêtres.—Vivez-vous sans dieux et sans rois ?

Le Peuple.—Nous voulons vivre sans oppresseurs.

Les Prêtres.—Il vous faut des médiateurs, des intermédiaires.

Le Peuple.—Médiateurs près de Dieu et des rois, courtisans et prêtres, vos services sont trop dispendieux ; nous traiterons désormais directement nos affaires.

Les Privilégiés.—Tout est perdu, la multitude est éclairée !

VOLNEY.

Faites abonner vos amis à LA PETITE REVUE qui, avec son supplément littéraire, ne coûte que \$1.00 par an, livrée franco à domicile.

Au besoin, bornez-vous à nous envoyer leurs noms et adresses.